

ROLPH RODERICK KOUMBA

Lycée Franco-Britannique École Internationale de Libreville (Gabon)

RODRIGUE BOULINGUI

Sorbonne Université

AMA BRIGITTE KOUAKOU

Université de Lille

LIONELLE DANIE MOUSSOUNGOU

Université de Lille

ADÈLE SIMO GUIFI

Université de Lille

De quoi la déchéance éthique du journaliste est-elle le nom ?

What does the decline of journalism ethics involve?

Abstract: Journalism is a noble profession in that it aims to inform the public. Moreover, men and women are constantly putting their lives on the line to let the world know what is happening, for example, in a country plagued by conflict, as we can see in Olivier Ravanello's *Paris-Bagad* (2017) and « Le salaire du sniper » of Didier Daeninckx's *Passages d'enfer* (1998). However, the desire at all costs to have a scoop or the pressure of the hierarchy anxious to ensure that the television channel generates more profit, often leads journalists to go against-current journalism ethics, particularly in the manufacture or manipulation of information. The goal is to have news that move viewers. This new journalism ethic translates the death of news journalism into the "business journalism" that makes media companies anxious to sell their products to a clientele lacking in strong sensation.

Keywords: Journalist, factory, information, disinformation, misinformation.

Introduction

« Le journalisme était une profession responsable, exigeant des qualifications, des connaissances, une maturité de haut niveau. Avant, les grands journalistes étaient des célébrités, tout le monde connaissait leur nom, tout le monde savait qui ils représentaient et ce qu'ils représentaient »¹. Dans ce passage d'*Autoportrait d'un reporter* de Ryszard Kapuściński, il y a quelque chose de l'ordre de la nostalgie d'un Eden perdu du métier de journaliste, puisque ce propos laisse apparaître en filigrane que le journalisme a eu son âge d'or qui suscitait attraction et vocation dans la carrière. Pour l'auteur, il semble qu'entre hier et aujourd'hui, il existe un fossé abyssal qui crée étonnement et questionnements. Avec l'évolution de la technoscience, le monde médiatique évolue lui aussi et se soumet à des nombreux impératifs commerciaux qui « [...] oriente[nt] de manière décisive, et souvent exclusive, [les] projet[s] éditor[iaux]² ». Ces mutations du monde des médias viennent avec plusieurs maux qui ne laissent pas indemnes le journaliste et l'information qu'il est censé apporter. Daniel Cornu écrit : « L'information est traitée comme une marchandise. Un journalisme de marché tend à se substituer à un journalisme d'intérêt général »³. Il montre ainsi le tournant décisif pris par le journalisme qui semble irréversiblement au bord de la falaise. D'où les questions d'éthique et de responsabilité du journaliste qui se posent avec acuité en ce début du XXI^e siècle où les informations évoluent de manière vertigineuse.

L'hypothèse de lecture qui motive cette étude part de l'observation faite à partir de l'ère covidienne ; les journalistes ont été des « observateurs de la réalité », des « interprètes de la réalité » et même des « narrateurs de la réalité »⁴ qui ont influencé négativement les consommateurs. Il y a eu de leur part l'invention d'un art de la manipulation, ce que Daniel Cornu nomme le « journalisme de création », qui repose parfois sur de « véritables prétentions littéraires »⁵ qui mettent en cause la vérité journalistique.

La présente étude tente d'illustrer cette hypothèse de lecture à travers « Le salaire du sniper », une nouvelle tirée du recueil *Passages d'enfer* de Didier Daeninckx, et à travers *Paris-Bagdad* d'Olivier Ravanello qui, par la fiction narrative, mettent en évidence les forces mais aussi les limites des journalistes dans les méandres existentiels de leur métier.

¹ R. Kapuściński, *Autoportrait d'un reporter*, Paris, Plon, 2005, p. 133.

² D. Cornu, *Journalisme et vérité. L'éthique de l'information au défi du changement médiatique*, Montréal, Labor et Fides, 2009, p. 15.

³ *Ibidem*.

⁴ *Ibidem*, p. 337-369.

⁵ *Ibidem*, p. 372.

1. Le journalisme, un métier à haut risque

1.1. L'espace anxiogène

Il existe des métiers qui offrent à leurs agents des cadres de travail propices à l'activité professionnelle. Cependant, le monde du journalisme figure parmi les métiers qui sont encore bien loin de cet idéal. Mieux, les professionnels de l'information travaillent le plus souvent dans un espace anxiogène qui influence leur productivité non sans conséquence à long terme. C'est le cas de Jean-Yves Delorce et son cameraman Philippe qui se trouvent depuis plusieurs mois à Kotorosk :

Après quatre mois de présence pratiquement continue à Kotorosk, Jean-Yves Delorce pouvait identifier le son de toutes les pièces d'artillerie disposées sur les collines environnantes. [...] Il avala rapidement l'eau colorée [...], quand le téléphone cellulaire se mit à sonner.

– C'est toi, Delorce ? ça va bien ?

– Comme un lundi...

– On est mardi...

– Justement !

– C'est calme ce matin ?

– Il ne faut pas se plaindre, le périf est dégagé... [...]

– Très bien, je vais faire vite... Je sors à l'instant de la conférence de rédaction élargie. Tout le monde était là, la grosse pomme et les fruits annexes... On s'est fait tirer dessus comme des lapins.

– Je n'aurais pas voulu être à ta place...

Le basque se fit cassant.

– Écoute, tes vannes, ça va un temps... à ton âge j'avais déjà trois ans de crapahutage dans les Aurès, caméra 16 à l'épaule, et je m'en suis repris presque autant au Vietnam... [...].

– Ce n'est pas ce que je voulais dire...

– Je me fous de ce que tu voulais dire ! On verra où tu en seras à cinquante-cinq balais. En attendant, tes vannes, tu te les gardes, c'est tout⁶.

Le passage montre que le directeur des affaires extérieures brosse un compte rendu amer de la conférence de rédaction à son subalterne. L'atmosphère n'est pas celle de la détente ; on le voit par le ton qui anime les échanges, car le directeur refuse la plaisanterie et opère une sorte d'analepse temporelle qui permet de faire l'économie de son expérience de journaliste-reporter dans le but de mieux ébranler son interlocuteur. C'est surtout la fin de leur conversation qui renferme des non-dits, des persécutions fines : « On verra où tu en seras à cinquante-cinq balais ». Cette mise en garde n'est pas une mince affaire dans le monde du journalisme de la part de la hiérarchie. C'est une forme de persécution qui peut prendre « la forme de licenciement, de marginalisation professionnelle, de menace de nature économique »⁷. Et si, comme le dit Juan Gonzalez, pour quelque raison, « le rédacteur en chef ne

⁶ D. Daeninckx, « Le salaire du sniper », *Passages d'enfer*, Paris, Gallimard, 1998, pp. 6-7. Désormais dans le texte : *SS* suivi de la pagination.

⁷ R. Kapuściński, *op. cit.*, p. 39.

vous aime pas, vous n'avez aucune chance de progresser dans la carrière. Il existe donc dans la profession un processus d'autosélection »⁸. Il y a d'énormes pressions à l'encontre de la conscience individuelle des journalistes telles qu'on le voit dans le passage ci-dessous :

Delorce se tourna vers Philippe qui feuilletait un exemplaire du Monde vieux d'une semaine exhumé de sous le matelas et, ayant capté son regard, leva les yeux au ciel.

– Excuse-moi...Qu'est-ce qu'ils nous reprochent exactement ?

– Ils ne parlent pas avec des mots mais avec des chiffres...Parts de marché, taux d'audience, indices de pénétration, répartition par couches socioprofessionnelles... En résumé, le journal a décroché de cinq points sur la moyenne du dernier trimestre par rapport à la concurrence. Tous les programmes qui suivent chutent d'autant, la pub, les téléfilms, les variétés... On ne joue plus notre rôle de locomotive... (SS, pp. 7-8).

Deux individus qui ne savent plus où se tourner car traqués par les pressions. Le passage met en évidence un espace professionnel où ce qui compte n'est pas la santé mentale ou physique des employés mais plutôt la rentabilité, la productivité, le succès à tous les coups. Car Pollex ne cherche pas à savoir dans quelles conditions vivent les deux journalistes ou si leur vie est sans cesse en danger⁹. Ce qui est demandé ici par-delà les chiffres, c'est l'idée que le journal doit garder son rang et son audience qui permettent d'être leader en matière d'information. Cette pression peut entraîner les journalistes à employer des méthodes déloyales qui vont à l'encontre de la déontologie et de l'éthique. Mais avant d'évoquer les dérives dans lesquelles se versent les journalistes, qu'il nous soit permis de montrer les risques qui les accompagnent dans l'exercice de leur métier.

1.2. La vie en péril et le péril de la vie

Il est certes vrai que tous les métiers ont des avantages et des inconvénients. Cependant, il sied d'admettre que dans certains métiers les risques sont plus immenses. Le journalisme s'inscrit dans cette catégorie des métiers où l'agent reste exposé à d'énormes inconvénients qui mettent sans cesse sa vie en péril. Cette fragilité

⁸ J. Gonzalez cité par Bill Kovach, Tom Rosenstiel, *Principes du journalisme. Ce que les journalistes doivent savoir, ce que le public doit exiger*, Paris, 2004, p. 342.

⁹ Delorce et Philippe mènent une existence précaire à Kotorosk où ils risquent leur vie au quotidien comme l'indique cet extrait : « Il n'y a rien de pire qu'un conflit qui s'éternise. C'est exactement ce que pensait Jean-Yves Delorce en allumant sa première cigarette de la matinée, debout, derrière la vitre sale du Holiday Inn. La fumée lui brûla les poumons. Il se retourna vers le matelas posé à même le sol. [...] Il s'approcha du lavabo et souleva en vain la commande du mitigeur : le groupe électrogène n'était pas encore en marche. Il revint dans la chambre pour emplir une petite casserole d'eau minérale qu'il fit chauffer sur le camping-gaz, puis jeta deux cuillerées de Nescafé au fond d'un verre. Une rafale de mitrailleuse résonna sur les hauteurs, et il n'eut même pas besoin de regarder par la fenêtre pour savoir quelle batterie avait inauguré le mille six cent vingt-troisième jour de conflit. L'oreille suffisait. Après quatre mois de présence pratiquement. » (SS, pp. 5-6). Ici, l'environnement conditionne les individus qui développent des stratégies de conditionnement cognitif pour faire face à l'hostilité quotidienne.

de la vie est visible à travers le parcours narratif de la journaliste Magali qui est obligée par sa hiérarchie de mettre au second plan ses vacances pour recueillir des informations à Bagdad :

« Plus vite, plus vite ! » Jules tendit le cou et aperçut une voiture qui remontait à leur hauteur. Un homme, le corps à moitié sorti par la portière, leur faisait signe de s'arrêter. Soudain, il tendit la main vers l'intérieur et en ressortit un pistolet qu'il braqua en direction du chauffeur. Magali hurla et se jeta à terre près de Jules. La voiture fit un écart sur la gauche¹⁰.

Le passage met en évidence l'aventure de la journaliste Magali et de son neveu Jules sur la route de Bagdad. À voir de plus près, on se rend compte que le métier de journaliste est une profession difficile. La journaliste se rend à Bagdad qui est temporairement son terrain de travail tout en mettant sa vie entre parenthèses. Le premier obstacle qu'il faut vaincre est celui de la présence des malfrats en zone de guerre. Ces derniers détournent les voyageurs de leur argent et les tuent. L'inscription du pistolet qu'on tend vers le conducteur pour lui donner l'ordre de s'arrêter montre une espèce de violence exercée à l'égard des voyageurs étrangers. Cette violence en contexte de guerre peut prendre plusieurs formes. Le pistolet, en effet, est un « substitut phallique ». Ce malfrat qui tend le pistolet vers la voiture des journalistes cherche aussi à brandir son propre sexe pour commettre tous les maux innommables ; par exemple, violer sauvagement Magali après l'avoir dépouillée de ses biens. La prise de risque est immense et la vie de Magali est sérieusement menacée. Bagdad s'inscrit ici dans « les zones de risque endémique ou de conflits non conventionnels [...] où les journalistes et leurs informateurs "fixeurs" sont de plus en plus pris pour cible »¹¹, comme c'est le cas de Magali qui n'a la vie sauve que par l'arrivée d'un véhicule du convoi qui fait en sorte que les voleurs finissent leur course dans la vitrine mal éclairée d'un magasin de fruits et légumes. Cela amène Éric Rohde à se poser légitimement la question du « type d'information qu'il sera possible d'apporter à leur sujet »¹². Si Magali et son équipe ont eu le bonheur d'échapper aux attaques des malfrats, il y a malheureusement d'autres journalistes qui sont pris comme otages :

Il est marrant, ce type.

– C'est vrai. Il est à part, Roger. 50 piges. Pas de domicile fixe. Et lui qui est déjà resté en otage pendant un an, le seul endroit où il vient poser ses fesses, c'est Bagdad, où l'on enlève les gens comme à la pêche ! Je ne sais pas s'il est courageux ou inconscient...

– Otage ? Quand ça ?

– Tu n'étais pas encore né. C'était au Liban. Il avait quoi, 23 ou 25 ans... Photo-reporter pour Match lui aussi. Un peu chien fou. Il a été enlevé par le Hezbollah. Ça n'a pas été drôle (PB, p. 55).

¹⁰ O. Ravanello, *Paris-Bagdad*, Paris, Librairie Générale Française, 2017, p. 36. Désormais dans le texte : PB suivi de la pagination.

¹¹ É. Rohde, *L'Éthique du journalisme* [2012], Paris, PUF, 2020, p. 115.

¹² *Ibidem*.

Le narrateur évoque l'histoire d'un journaliste excentrique, lequel est un « type mince, [aux] yeux bleus et [à] la démarche souple et presque nonchalante »¹³. Il s'agit du cinquantenaire Roger pour qui la mort n'est plus un sujet de crainte, mais quelque chose qu'il brave pour avoir de l'argent afin de s'occuper de sa progéniture. Il est l'objet de moult interrogations de la part de ses collègues qui le prennent pour un véritable cas freudien. Le péril de la vie du journaliste passe ici par le fait qu'il est pris pour cible au Liban par le Hezbollah. Sa passion du journalisme ou sinon le goût du lucre fait qu'il se donne comme sacrifice au bénéfice de la quête absolue de l'information qui est attendue par ses responsables. Mieux, le métier de journaliste en terrain de guerre, renvoyant à une sorte de mort à soi, permet de mesurer la splendeur et la délicatesse de la vie :

Le journaliste marchait vers [Jules] quand un coup de klaxon le fit sursauter. Un camion-benne servant à faire du ciment s'était arrêté. Les soldats américains avaient bondi sur leur fusil et mettaient en joue le conducteur pour qu'il fasse demi-tour. L'accès était interdit à tout véhicule civil [...]. Un soldat américain se mit à hurler quelque chose que Jules ne comprit pas. [...] Les soldats américains hurlaient de plus en plus fort quand des bruits secs retentirent. Le planton venait d'ouvrir le feu au fusil-mitrailleur sur le camion qui se dirigeait vers l'entrée de l'hôtel Palestine. Plus rien ne pouvait arrêter sa lancée. Jules et Roger venaient de s'engouffrer dans l'hôtel Fanar quand une explosion énorme retentit. Une pause d'une seconde, comme si le temps s'était arrêté. Puis Jules se sent projeté vers l'avant, Roger avec lui. Ses tympans lui font un mal de chien ; il n'entend plus qu'un sifflement aigu et continu. Poussés par le souffle, ils vont taper contre le mur du couloir. Roger jette Jules à terre pour le recouvrir de son corps. Des cris déchirent le silence pendant qu'une odeur âcre saisit Jules à la gorge. Dehors, le conducteur du camion vient d'activer le détonateur relié à 150 kilogrammes de TNT, placé dans la benne du camion. L'explosion a creusé un cratère énorme dans la rue, et transformé toute la zone en un champ de bataille. Des corps gisent de toutes parts. Certains survivants restent hébétés au milieu de la rue, les vêtements en lambeaux, ne comprenant pas encore ce qu'il vient de se passer (*PB*, pp. 86-87).

Dans le métier du journalisme, la vie qui tient sur un fil rouge n'est pas une fiction romanesque mais bien une réalité que beaucoup expérimentent au quotidien. C'est le cas des journalistes partis en mission à Bagdad dont parle Olivier Ravello dans *Paris-Bagdad* dans lequel il mentionne, en avant-propos : « Ce roman n'en est pas vraiment un : c'est avant tout le reflet d'une réalité vue et vécue. [...] Ce récit s'inspire d'événements ayant eu lieu entre mai 2003 et mai 2006 »¹⁴. Le narrateur relate une folle journée qui ne ressemble pas aux autres à l'hôtel où sont positionnés tous les journalistes qui relaient des informations à Paris sur la guerre à Bagdad. Au début, la scène a l'air banal avec le journaliste Roger et Jules qui se situent à quelques mètres de l'hôtel. Dans ce décor de la devanture de ce qui constitue désormais le lieu de travail des journalistes, un détail attire l'attention des soldats américains. C'est la présence d'un objet inhabituel et interdit, c'est-à-dire le camion-benne qui semble se diriger vers l'hôtel. Ce détail est un élément déterminant dans la description de la scène, surtout quand

¹³ *Ibidem*, p. 42.

¹⁴ O. Ravello, Avant-propos, [in] *Paris-Bagdad*, *op. cit.*, p. 11.

on voit l'agitation et la fureur des soldats sur le terrain, puisque les coups de feu du planton et la détonation catastrophique transforment l'espace journalistique en une scène de guerre où l'on observe des pertes matérielles mais aussi et surtout en vie humaine. Le journaliste Roger et Jules n'ont la vie sauve que par chance. Cet épisode permet de comprendre que le métier de journaliste est un métier à haut risque surtout quand ce dernier couvre les guerres. Cette prise de risques amène Éric Rohde à plaider pour que les journalistes « méritent dans la Cité, une considération qui soit à cette hauteur et, si nécessaire, une protection publique ou une aide particulière »¹⁵.

2. Le bidouillage de l'information

2.1. La manipulation de l'information et des téléspectateurs

Au sens propre ou figuré, le bidouillage (SS, p. 8) de l'information renvoie à la fabrique de l'information en vue d'obtenir dans l'immédiat un résultat satisfait. Le mot « bidouillage », précisément « avoir bidouillé », a été employé par le reporter de guerre Jean-Yves Delorce qui s'est rendu dans une « ville imaginaire d'Europe de l'Est » nommée Kotorosk pour informer le monde sur le déroulement du conflit. Dans son imaginaire, le bidouillage de l'information traduit un écart de conduite car une telle pratique du journalisme s'éloigne de l'éthique professionnelle des journalistes énoncée comme suit par le Syndicat national des journalistes : « Le journalisme consiste à rechercher, vérifier, situer dans son contexte, hiérarchiser, mettre en forme, commenter et publier une information de qualité »¹⁶. C'est justement l'absence d'une information de qualité qui est dénoncée par l'écrivain français Didier Daeninckx à travers les agissements de plusieurs journalistes contraires à la déontologie du journalisme. En lisant « Le salaire du sniper », le lecteur va s'apercevoir que l'auteur énonce un fait, à savoir que la manipulation de l'information et des téléspectateurs est une pratique connue des journalistes. Ce point de vue est successivement développé par le correspondant de guerre Jean-Yves Delorce, son chef hiérarchique Paul Exarmandia surnommé « Poles le jour où il avait pris la direction du service étranger [de la chaîne de télévision], le “pool extérieur” en jargon de métier » (SS, p. 6) et « Philippe, son caméraman » (SS, p. 17). D'après Jean-Yves Delorce, plusieurs journalistes sont des prestidigitateurs en ce sens qu'ils savent, par leur adresse, inventer des faits perçus par le public comme des vérités de fait. Ces prétendus journalistes

¹⁵ É. Rohde, *op. cit.*, p. 114.

¹⁶ Syndicat national des journalistes, 1918 – 38 – 2011, « Charte d'éthique professionnelle des journalistes », 2023. [En ligne :] <http://snj.fr/sites/default/files/documents/Charte2011-SNJ.pdf> (page consultée le 22 avril 2023).

qui excellent dans « l'art de la duperie »¹⁷ sont désignés par la périphrase « les cow-boys de la Une » :

– Écoute, Paul, tu sais bien qu'on ne va pas faire exploser l'audimat avec un conflit aussi enlisé que celui-ci ! Il faut être là au cas où ça pète parce que les éclats arroseront l'Europe entière... On ne joue pas le même rôle que les cow-boys de la Une... Ils débarquent une fois par mois en profitant d'un zinc de l'ONU qui amène la relève de Casques bleus, en deux jours ils mettent en boîte un sujet bidon, et ils repartent comme ils sont venus, aux frais des Nations unies ! (SS, p. 8).

Rappelons que le nom composé « cow-boys » renvoie, selon le dictionnaire *La-rousse*, au « [g]ardien des troupeaux de bovins dans les ranches d'Amérique du Nord, [mais aussi au] personnage jouant un rôle de premier plan dans la légende de l'Ouest américain, propulsé par le cinéma (western) »¹⁸. Dans l'imaginaire de Delorce qui tente de convaincre Exarmandia que « [l]a notion d'urgence dans la diffusion d'une information ou d'exclusivité ne doit pas l'emporter sur le sérieux de l'enquête et la vérification des sources »¹⁹, le terme « cow-boys » a une forte charge négative. En cela, « les cow-boys de la Une » se rapprochent des hors-la-loi du cinéma western, guidés par des intérêts égoïstes, puisqu'ils « dégainent » rapidement leur matériel pour produire de toute pièce un reportage censé satisfaire la curiosité du public en manque d'événements sensationnels. Derrière la décadence du métier de journaliste reporter, c'est la chaîne de télévision *la Une* qui est mise en cause. Chaîne de télévision de la RTBF (Radio-télévision belge de la communauté française), « la Une »²⁰ diffuse, semble-t-il, des mauvaises informations, soit consciemment, soit inconsciemment. Dès lors, les reportages réalisés à la va-vite par ses journalistes reporters, désinforment les téléspectateurs puisqu'ils sont le fruit d'un montage ingénieux. En effet, ces reportages qui relèvent plus de la fiction narrative que de la réalité sont très appréciés par lesdits téléspectateurs, dupes, comme l'indique Pollex qui tente de persuader Delorce d'en faire autant :

– Le problème, c'est que leurs sujets font de l'audience, si bidon soient-ils... Il faudrait peut-être se poser des questions... La semaine dernière, en trois minutes, ils ont raconté l'histoire de ce couple qui avait vécu séparé pendant trois mois après la destruction du dernier pont sur la Milva... Avec, au finale, les retrouvailles sur les planches branlantes du pont provisoire installé par les compagnons du Devoir venus spécialement de Bourgogne... Ils nous ont érabouillés... (SS, p. 8).

En clair, les correspondants de guerre de *la Une* sont des véritables metteurs en scène. Dans l'extrait, l'on constate que le prétendu couple est constitué d'acteurs

¹⁷ F. B. Traoré, « Le masque, enjeu de la dissimulation dans le roman français », *ACTA IASSYENSIA COMPARATIONIS : MĂȘTI / MASKS / MASQUES*, 9/2011, p. 332. [En ligne :] http://www.literaturacomparata.ro/Site_Acta/Old/acta9/traore_9.2011.pdf (page consultée le 04 mai 2023).

¹⁸ [En ligne], disponible sur URL : <https://www.larousse.fr/dictionnaires/francais/cow-boy/20090>, consulté le 04 mai 2023.

¹⁹ « Charte d'éthique professionnelle des journalistes », *op. cit.*

²⁰ [En ligne], disponible sur URL : <https://www.rtb.be/la-une>, consulté le 04 mai 2023.

improvisés, certainement moyennant de l'argent, pour donner du sens à l'histoire des retrouvailles providentielles. En effet, le journaliste, à l'exemple du réalisateur, de l'historien ou de l'écrivain²¹, est un artisan de fictions²² au sens où l'entend Nancy Huston lorsqu'elle écrit : « Quand je dis fictions, je dis réalités humaines, donc construites »²³. Ces réalités humaines construites, considérées comme réelles, sont les événements relatés dans les documentaires historiques, poursuit Poley qui rejette catégoriquement les arguments avancés par Delorce pour montrer l'invalidité (SS, p. 8) des reportages des journalistes de *la Une* :

- Je me fous de la cuisine interne ! La réalité, c'est ce que les gens ont vu ! C'est comme la chute de Berlin...
- La chute du Mur, tu veux dire ?
- Non, la chute de Berlin, en 1945... Les Américains ont tourné des kilomètres de pellicule couleur dans les rues de la capitale du Reich. Du brut de décoffrage. De leur côté, les Russes ont emmagasiné de fausses actualités en noir et blanc. Ils ont reconstitué les principales phases de la bataille, juste derrière la ligne de front... L'image du soldat qui enlève l'emblème nazi sur le Reichstag pour planter le drapeau soviétique, on dirait du direct mais c'est presque deux jours de tournage ! Le hic aujourd'hui, c'est que, quand tu visionnes les archives, les Russes, ça fait vraiment vrai, tandis qu'avec les Américains tu as l'impression de te promener dans un studio d'Hollywood ! (SS, pp. 8-9).

Ce passage remet partiellement en question la réalité projetée par plusieurs documentaires historiques. Perçu de nos jours comme « le cinéma du réel »²⁴, le documentaire historique reste très souvent tributaire de sa fonction première, à savoir être au service des réalités construites, comme cela se faisait naguère quand le cinéma était utilisé « comme vecteur de propagande révolutionnaire »²⁵ du communisme soviétique. S'il y a des documentaires historiques, à l'exemple de celui réalisé par les Américains à propos de « la chute de Berlin, en 1945 », qui privilégient l'information à la mésinformation, d'autres, par contre, à l'instar du documentaire réalisé par les Russes au sujet du même événement, sont un condensé « de fausses actualités en noir et blanc ». La critique de Poley a tout son sens puisque le documentaire historique russe est un montage habile qui a séduit le public pour deux raisons : d'une part, les réalisateurs ou journalistes russes ont su choisir la couleur de l'image pour donner l'illusion que les faits projetés sont réels, car en 1945, des événements en noir et blanc correspondent à l'époque et passent donc pour vrais, contrairement aux images en couleur perçues comme fausses bien qu'elles soient réelles. D'autre part, « [l']image du soldat qui enlève l'emblème nazi sur le Reichstag pour planter le drapeau soviétique » correspond aux attentes du public, bien qu'elle soit un montage,

²¹ M. Lemaître, « Le documentaire historique et ses rushes, à la BDIC », *Matériaux pour l'histoire de notre temps*, 2010/4 (N° 100), p. 42. [En ligne :] <https://www.cairn.info/revue-materiaux-pour-l-histoire-de-notre-temps-2010-4-page-42.htm> (page consultée le 06 mai 2023).

²² N. Huston, *L'Espèce fabulatrice*, Paris, Actes Sud, 2008, p. 95.

²³ *Ibidem*, p. 28.

²⁴ M. Lemaître, *op. cit.*, p. 43.

²⁵ *Ibidem*.

puisque cette image symbolise la fin de la tyrannie nazie incarnant le Mal au profit de la victoire des Alliés symbolisant le Bien. Toutefois, la lecture du documentaire russe par Pollex peut être nuancée car l'on peut percevoir à travers son argumentaire une stratégie discursive visant à discréditer les journalistes, les médias russes, voire la Russie elle-même. D'ailleurs, le journaliste culturel canadien Étienne Paré laisse entendre dans son article que « Le traitement médiatique de la guerre en Ukraine varie d'un pays à l'autre »²⁶, que les journalistes et les médias ont des partis pris dans le traitement de l'information. Qu'à cela ne tienne, l'on retient que plusieurs documentaires historiques sont constitués de demi-vérités ou de mensonges.

2.2. La manipulation de l'information, une pratique connue des journalistes

Notons qu'en procédant de la sorte, les Russes se sont avérés être des spécialistes de la duperie, à l'image du « Ministère de la Vérité » de 1984 de George Orwell « qui s'occupe de l'information ». En effet, le nom de ce ministère repose sur l'antiphrase puisqu'il est le ministère de la mésinformation, du travestissement de la vérité et du mensonge au service de Big Brother soucieux de falsifier les événements en Océanie. De tels agissements soulèvent un questionnement sur les vérités historiques telles que nous les présentent les manuels d'histoire et les documentaires historiques. Puisqu'une fois que « [l]e passé est effacé [ou nié par le public comme c'est le cas du rejet du documentaire des Américains], et sitôt son effacement oublié, le mensonge devient vérité »²⁷. Dès lors, qu'est-ce qui est réellement la vérité (conforme à la réalité), si le mensonge peut facilement être perçu comme vérité ? Philippe, le caméraman de Delorce, laisse entendre que les actualités des journalistes comportent souvent une part de mensonge :

Il y a une dizaine d'années, alors que je débute dans le métier, j'ai rencontré un photographe vedette de *Paris-Match*, sur un reportage. Les Iraniens venaient de faire sauter une bombe dans un T.G.V. Ce type avait trimbalé son objectif partout à travers le monde et rapporté des scoops à la pelle. Une véritable légende vivante. Il y avait de la viande partout... Les flics l'ont laissé passer dès qu'ils l'ont reconnu et il est monté dans le wagon... Je ne sais pas pourquoi, j'ai suivi le mouvement sans qu'il s'en aperçoive... Il y avait une petite môme dans un coin... Il a réglé son appareil, prit quelques clichés, puis il a sorti un objet de son sac... Je n'ai pas réussi à savoir quoi, sur le moment... Il l'a posé près du corps de la môme avant de finir sa pellicule... (SS, p. 10-11).

L'histoire du célèbre reporter-photographe relatée par Philippe illustre la manipulation de l'information par les journalistes. En effet, le photojournaliste de

²⁶ É. Paré, « Le traitement médiatique de la guerre en Ukraine varie d'un pays à l'autre », *LE DEVOIR* [dans la section *Médias*], mars 2022. [En ligne :] <https://www.ledevoir.com/culture/medias/683541/medias-le-traitement-mediatique-de-la-guerre-en-ukraine-varie-d-un-pays-a-l-autre> (page consultée le 29 mai 2023).

²⁷ G. Orwell, *1984*, traduit de l'anglais par Josée Kamoun, Paris, Gallimard, [1949] 2018, p. 97.

Paris-Match censé informer le public par ses photos de l'attentat orchestré par des terroristes d'origine iranienne, est dénué de toute « conscience professionnelle »²⁸, puisqu'il apporte un objet extérieur sur la scène du désastre pour agir sur la sensibilité des téléspectateurs qui verront ses photos. Cet état de fait pousse le lecteur à réévaluer les périphrases « un photographe vedette de *Paris-Match* » et « Une véritable légende vivante » qui connotent positivement le personnage en le faisant passer pour un journaliste intègre. En clair, c'est un photojournaliste trompeur qui s'est construit une renommée sur des actualités travesties, car il n'a pas hésité à se servir du cadavre d'une enfant pour falsifier les faits :

– C'était quoi ?

– Attends... Il est sorti par l'autre porte. J'ai regardé en passant... Il n'y avait rien... J'ai acheté l'édition spéciale de *Match*... La photo figurait en une. Je la revois comme si je l'avais devant les yeux ! La moitié du visage de la gamine, ses cheveux répandus sur son épaule, sur son bras, et juste à côté de la main ouverte, une petite poupée au regard bleu... C'était à chialer ! Tu comprends, c'est ça qui en faisait toute la force : la poupée qu'il avait posée... (SS, p. 11).

Curieusement, le reporter-photographe à la moralité douteuse s'était permis de poser à côté du corps de l'enfant « une poupée au regard bleu » pour émouvoir le public qui s'est senti concerné par la tragédie d'une petite fille morte aux côtés de sa précieuse poupée qu'elle a tenté certainement de protéger, comme l'atteste « la main ouverte » qui prouve qu'elle l'a serrée contre elle avant de rendre l'âme. Un tel récit donné au public met en cause toute la carrière professionnelle de ce journaliste, et même du magazine français *Paris-Match* dont le slogan est désormais : « la vie est une histoire vraie »²⁹. De quelle véracité des actualités parle-t-on ? Ne sommes-nous pas en présence des faits historiques savamment construits pour émouvoir les téléspectateurs ? Qu'à cela ne tienne, l'évocation de *la Une* et de *Paris-Match* introduit le doute chez le lecteur à propos de la crédibilité de ces médias d'information qui sont, semble-t-il, la métonymie des médias européens voire occidentaux. Car *la Une* et *Paris-Match* façonnent l'opinion publique occidentale, voire le reste du monde supposé être éclairé. Malheureusement, les téléspectateurs censés avoir un regard critique sur les actualités sont conditionnés puisque les photos prises par le photojournaliste, censées illustrer l'actualité relative à l'attentat terroriste des Iraniens, sont travesties. Cependant, en figurant sur « l'édition spéciale de *Match* », celles-ci ont été perçues comme vraies par le public qui pense à tort et à raison que le magazine français est une référence en matière d'information.

Du reste, les cow-boys de *la Une* et le photojournaliste de *Paris-Match* incarnent le déclin du métier de journaliste parce qu'ils ne respectent pas les devoirs du jour-

²⁸ « Charte d'éthique professionnelle des journalistes », *op. cit.*

²⁹ M.-L. Bonavita, « Paris Match change de slogan choc », *Le Figaro*, 2008. [En ligne :] <https://www.lefigaro.fr/medias/2008/01/23/04002-20080123ARTFIG00314-paris-match-change-de-slogan-choc.php> (page consultée le 16 mai 2023).

naliste énoncés par les chartes du journaliste. En effet, ces soi-disant journalistes en ont enfreint volontairement les articles 1 et 4 relatifs au devoir d'informer le public et de « ne pas user de méthodes déloyales pour obtenir des informations ». Voici ce qu'énoncent en substance lesdits articles :

- 1) respecter la vérité, quelles qu'en puissent être les conséquences pour lui-même, et ce, en raison du droit que le public a de connaître [...]
- 4) ne pas user de méthodes déloyales pour obtenir des informations, des photographies et des documents³⁰.

Il importe de souligner que les journalistes-reporters Delorce et Philippe ne semblent pas déroger à la règle malgré leur discours critique sur le déclin du journalisme dans le dernier quart du XX^e siècle et en ce début du XXI^e siècle. Car eux aussi vont finir par user des méthodes déloyales pour avoir des informations et se construire une renommée.

3. La décadence d'un journaliste reporter vertueux

3.1. De la pression hiérarchique à la corruption

Il sied de dire que plusieurs journalistes usant désormais des méthodes déloyales pour obtenir des informations ont été des journalistes vertueux à un moment donné de leur carrière professionnelle. C'est le cas de Jean-Yves Delorce qui est au contact direct de la guerre afin de fournir au public des bonnes actualités : « Après quatre mois de présence pratiquement continue à Kotorosk, Jean-Yves Delorce pouvait identifier le son de toutes les pièces d'artillerie disposés sur les collines environnantes » (SS, p. 6). Ce passage montre que Delorce est le contre-miroir des cow-boys de *la Une* puisqu'il ne cherche pas à fabriquer des actualités. Bien au contraire, sa présence continue à Kotorosk vise à obtenir des informations exactes sur un conflit qui est à son « mille six cent vingt-troisième jour » (SS, p. 6). D'ailleurs, après son entretien téléphonique avec son chef hiérarchique Polex, il s'est rendu auprès de l'état-major des forces armées de l'ONU basé à Kotorosk pour recueillir des informations fiables sur l'évolution d'une guerre qui ravage le pays depuis plus de quatre ans :

Ils recueillirent les confidences bétonnées d'un émissaire russe et mirent en boîte quelques images de la conférence de presse hebdomadaire des généraux internationaux chargés de surveiller une frontière dont on avait feint d'oublier l'existence pendant cinq siècles. Delorce improvisa un commentaire, puis une monteuse que Philippe pratiquait en soirée appareilla les fragments avant de les envoyer par satellite à la régie parisienne (SS, p. 9).

³⁰ Syndicat national des journalistes, « Les chartes du journaliste. Déclaration des devoirs et des droits des journalistes », 2023. [En ligne :] <http://snj.fr/content/d%C3%A9claration-des-devoirs-et-des-droits-des-journalistes> (page consultée le 22 avril 2023).

Jusqu'ici, Delorce fait bien son travail car il est animé par le souci d'informer le public. Mais la pression exercée sur lui par sa hiérarchie va le pousser à se corrompre. Notons que l'instrument de ladite pression est Porex qui lui rappelle que les actionnaires de la chaîne de télévision qui l'emploie veulent des résultats probants à tout prix : « Je sors à l'instant de la conférence de rédaction élargie. Tout le monde était là, la grosse pomme et les fruits annexes... On s'est fait tirer dessus comme des lapins » (SS, p. 7). L'expression « la grosse pomme et les fruits annexes » désigne les actionnaires et responsables de la chaîne de télévision qui se sont réunis pour faire un bilan du fonctionnement de ladite chaîne. Curieusement, les débats se sont focalisés sur l'absence de résultats de « la direction du service étranger » (SS, p. 6) dont la mission est de valoriser la chaîne par les actualités de ses reporters de guerre. C'est la raison pour laquelle Porex n'est pas d'humeur à plaisanter, notamment en rappelant à Delorce qu'il a été envoyé à Kotorosk pour permettre à la chaîne de bien vendre ses produits, car le « pool extérieur » est la locomotive (SS, p. 8) de la chaîne de télévision. Par conséquent, il se doit de fidéliser ses « clients-télespectateurs ». Le néologisme « clients-télespectateurs » renvoie, dans l'imaginaire de Porex, aux télespectateurs perçus comme des clients de la chaîne dont la mission est de leur vendre ses produits en utilisant les actualités des reporters de guerre comme objets de marketing. Cette façon de penser le métier du journalisme fait de Porex un expert du marketing puisqu'il a toujours mis en œuvre des « actions permettant d'adapter la demande à l'offre ». En cela, il fait du marketing de l'offre³¹ et du marketing de la demande³². Derrière cette figuration du personnage, Didier Daeninckx attire l'attention des télespectateurs (mais aussi des lecteurs) à propos de leur confiance « aveugle » à l'égard des journalistes, chaînes de télévision, voire des médias en général. Certes, il est bon « que le public accorde une plus grande confiance aux médias professionnels ». Cependant, à une époque où le journalisme, ce contre-pouvoir³³, ne cesse de se dévoyer, il est vivement recommandé de sortir de la caverne³⁴

³¹ Le marketing de l'offre est la « mise sur le marché (*to market* en anglais) d'un produit ou d'un service qu'il faut vendre à un prospect [client] ». Voir S. Soulez, *L'essentiel du marketing*, Paris, Gualino, coll. « Les Carrés », 2020, p. 15.

³² Par contre, le marketing de la demande « consiste à placer le client au centre des préoccupations de l'entreprise. Le marketing est alors conçu comme l'ensemble des actions qui ont pour objectif de prévoir ou de constater les besoins du consommateur dans une catégorie de produits ou de services et d'adapter l'offre d'une entreprise aux besoins ainsi déterminés » (*ibidem*, pp. 15-16).

³³ P. Eveno, « Le journalisme, quatrième pouvoir ? », *Cahier français*, septembre - octobre 2018, p. 28. [En ligne :] https://medias.vie-publique.fr/data_storage_s3/fiche_produit/pdf/3303330404065_EX.pdf (page consultée le 22 avril 2023).

³⁴ D'après A. C. Madijnze-Ma-Kombile et R. R. Koumba, « La caverne fait allusion à l'allégorie de la caverne de Platon traitant entre autres dans *La République. Livre VII* de "véritable réalité" et de réalité fictive, du "monde intelligible" et du "monde sensible", de l'ascension dans le monde intelligible du philosophe, puis de sa descente pour diriger la Cité, bref, de la nécessité de se libérer de certaines réalités humaines aliénantes et avilissantes. (Platon, *La République. Livre VII*, [Notes et commentaires de Bernard Piettre] Paris, Nathan, coll. « Les Intégrales de Philo », [381 av. J.-C.] 1981, p. 49-81.) » Cité par A. C. Madijnze-Ma-Kombile, R. R. Koumba, « L'Afrique est-elle toujours enfermée dans la caverne de "la conscience occidentale du Nègre" »

de la confiance naïve, car les chaînes de télévision sont dorénavant plus intéressées par le profit que par le devoir d'informer : en cela, elles se comportent comme des entreprises qui ont pour objectif de vendre leurs produits à leurs clients afin de faire beaucoup de profits.

3.2. La duperie d'un collègue malhonnête

Contraint par Porex de réaliser un scoop permettant à la chaîne de garder sa clientèle, Delorce va se laisser persuader par Philippe de bidouiller une actualité :

– Où est-ce que tu étais passé ? Tu aurais pu prévenir.

Philippe commanda un ouzo qu'il troubla d'autant d'eau.

– Je voulais te faire la surprise.

Delorce se pencha vers lui, étouffant sa voix.

– Tu es sur une piste ?

– Je crois bien que oui... On doit me passer un coup de téléphone tout à l'heure pour la confirmation.

– Et c'est quoi exactement ?

Le cameraman renversa la tête pour boire la dernière goutte d'anis et reposa son verre, satisfait.

– Le Gavroche des Balkans... L'histoire d'un petit môme qui trafique entre les deux camps pour faire vivre sa famille... Tu achètes ?

– En tout cas je demande à voir. C'est cher ?

– Pas trop... Cinq cents dollars... La moitié cash, le solde après diffusion. Le problème c'est qu'il faut se décider rapidement, les types de CNN sont sur le coup (SS, p. 12).

La discussion de Delorce avec son cameraman révèle deux choses. D'une part, Delorce cède à la tentation de fabriquer et/ou d'obtenir de façon déloyale une information, notamment en moyennant une somme de « cinq cents dollars ». En voulant agir de la sorte, il va à contre-courant d'un des principes de la « Charte d'éthique professionnelle des journalistes », qui stipule « qu'un journaliste digne de ce nom : [...] - Proscrit tout moyen déloyal et vénal pour obtenir une information »³⁵. D'autre part, Philippe, son cameraman, est un manipulateur hors pair qui a été beaucoup influencé par le « photographe vedette de *Paris-Match* ». Certes, l'histoire qu'il relate du photographe vedette montre qu'à l'époque il était un journaliste débutant soucieux de bien faire son travail, et qu'il a été, malheureusement, témoin d'un bidouillage de l'information qui aurait altéré sa perception du journalisme. Cependant, le choix de ladite histoire n'est pas anodin puisque le cameraman profite de la tension entre Delorce et Porex pour façonner l'imaginaire du journalisme de Delorce en laissant entendre que le bidouillage de l'information n'est pas si grave que cela. L'idée selon laquelle Philippe envisage de refaire l'imaginaire du journalisme de son collègue est validée par l'adjectif « satisfait » qui prouve que le cameraman a réussi sa mission

? » , *Mouvances Francophones* : Vol. 7 No. 1 (2022) : Métamorphoses, p. 2. [En ligne :] <https://ojs.lib.uwo.ca/index.php/mf/article/view/16405/12745> (page consultée le 19 mai 2023).

³⁵ « Charte d'éthique professionnelle des journalistes », *op. cit.*

et que Delorce est désormais sous son emprise, comme en témoignent les phrases de type interrogatif : « – Tu es sur une piste ? » et « – Et c'est quoi exactement ? », qui traduisent l'insistance du journaliste et son intérêt marqué pour ce que va lui dire son collègue. C'est pourquoi il n'hésite pas à manifester son désir d'acheter l'histoire de l'adolescent trafiquant surnommé « Le Gavroche des Balkans » ; personnage inspiré de Gavroche des *Misérables*³⁶ de Victor Hugo représenté comme le martyr de l'insurrection populaire parce qu'il est mort en voulant ravitailler en cartouches les insurgés ou républicains qui réclamaient les droits du peuple, lesquels affrontaient les gardes nationaux ou royalistes prônant le maintien de l'ordre établi. Pour s'assurer qu'il est totalement sous son emprise, Philippe n'hésite pas à l'acculer en le pressant de faire vite au motif que « les types de CNN sont sur le coup ». Il est clair qu'à ce stade, Delorce a souscrit à une manière de pratiquer le journalisme dont il ignore beaucoup de choses car le caméraman s'est gardé de tout lui dire. Il en a fait de même avec Yochka, cet adolescent âgé d'« une quinzaine d'années » (SS, p. 13) qui vivait dans une zone à haut risque de Kotorosk avec « [u]ne demi-douzaine de gamins et de gamines » (SS, p. 13), à qui il avait promis la somme de cinq cents dollars s'il voulait bien répéter ses gestes du quotidien devant lui et son collègue et se laisser filmer. Ce passage montre que Gavroche s'est laissé persuader à son tour :

Philippe vérifia le bon fonctionnement de la caméra puis il pointa l'objectif sur le gamin qui bondissait de trou d'obus en trou d'obus, qui profitait du moindre creux pour se mettre à l'abri, qui rampait lorsqu'il se savait à découvert... [...] Des tirs éclatèrent sur une colline proche. Ils le virent réapparaître deux minutes plus tard, sa besace gonflée comme une outre. L'adolescent emprunta le même chemin pour revenir vers eux, et il étala devant la caméra le produit de son incursion dans le no man's land séparant les avant-postes des deux factions qui se disputaient le secteur (SS, pp. 14-15).

Ce passage montre que Yochka prend d'énormes risques au quotidien pour subvenir à ses besoins et à ceux « de sa petite troupe » (SS, p. 14) puisqu'il met sa vie en jeu en s'aventurant dans une zone qualifiée de « no man's land » pour trouver de la nourriture. Mais pour cette fois, il joue un rôle puisqu'il a été payé pour montrer aux journalistes ce qu'il fait quotidiennement. Lors du tournage, Delorce semble très inquiet à l'idée de voir cet adolescent risquer sa vie pour avoir un peu d'argent :

Delorce prit le cameraman par la manche.

– Il ne faut pas qu'il aille là-bas... Il y a une batterie et des mortiers juste en face... On les a filmés il y a deux mois... Ce sont de véritables dingues !

Philippe remplaça posément la cassette parvenue en bout de course, assura la caméra sur son épaule et cadra la silhouette de Yochka qui zigzagait devant eux.

– Ne t'inquiète pas, il sait ce qu'il fait (SS, p. 15).

L'emportement et les propos de Delorce prouvent qu'il n'a pas déboursé cinq cents dollars pour assister au meurtre d'un enfant. Ce qui n'est pas le cas de Philippe qui semble sourd aux inquiétudes de son collègue, notamment en le rassurant que tout

³⁶ V. Hugo, *Les Misérables* [1862], Paris, Robert Laffont, coll. « Bouquins », 1985.

ira bien. Il est clair que ni Delorce ni Yochka ne sont au courant des véritables intentions de Philippe. Ces derniers ignorent qu'ils ne sont rien d'autre que des simples personnages d'une histoire dont le caméraman est à la fois auteur et protagoniste principal. C'est pourquoi il n'hésite pas à demander à Yochka d'accomplir un geste devant un site historique, qui lui sera fatal :

Philippe s'arrêta devant les vestiges des premières fortifications de Kotorosk érigées par les légionnaires romains. À sa demande Yochka escalada de bonne grâce les pierres érodées. Son corps se découpait à contre-jour dans le ciel quand le coup de feu claqua. Il jeta ses bras dans l'air, tournoya comme un oiseau blessé et s'abattit aux pieds de Jean-Yves Delorce (SS, p. 16).

Les expressions « Philippe s'arrêta » et « À sa demande » montrent qu'il manipule depuis le début Delorce et Yochka. Autrement dit, il leur fait faire ce qu'il a prévu d'avance. Car celui-ci prévoyait d'assassiner Yochka « devant les vestiges des premières fortifications de Kotorosk érigées par les légionnaires romains » pour émouvoir « plus de quinze millions de téléspectateurs [qui] écarquillèrent les yeux quand le générique de l'émission s'incrusta sur les écrans » (SS, p. 17) » pour montrer le corps d'un adolescent qui s'est abattu aux pieds d'un Delorce paniqué et apeuré, après avoir été mortellement atteint par un sniper. Cette actualité conçue de toutes pièces par Philippe est perçue par tout le monde comme vraie puisque le public pense que Gavroche a été tué au moment où les journalistes le filmaient, certainement à son insu. Cette véracité des faits est aussi validée par ce que « l'actualité du sang » a apporté des bénéfices à la chaîne et à Delorce :

Des extraits du « Gavroche de Kotorosk » furent diffusés dès le lendemain aux journaux de treize et vingt heures, et de nombreuses bandes-annonces constellèrent l'antenne afin de drainer les spectateurs de chaque tranche horaire vers le numéro spécial de « Reporters du monde » que Pollex avait programmé pour le prime time du mercredi. Jean-Yves Delorce avait réussi à se faire embarquer par un détachement de Casques bleus qui partaient en permission à Rome, puis un avion privé affrété par la chaîne l'avait déposé au Bourget. Il prit quelques heures de repos dans un palace du Front de Seine (SS, p. 16).

L'assassinat de Yochka a donc permis à la chaîne de reconquérir sa clientèle et d'attirer de nouveaux clients émus par la mort tragique d'un adolescent de Kotorosk. Tout le monde y gagne quelque chose, à l'exception de Yochka qui a été sacrifié pour que Delorce soit promu, le public soit une fois de plus abruti et que la chaîne de télévision fasse d'énormes profits. À ce niveau de lecture, le lecteur comprend aisément que Philippe a suivi à la lettre les recommandations de Pollex qui demandait à Delorce de tout faire pour le bien-être de la chaîne, quitte à faire assassiner quelqu'un. L'idée que Yochka a été assassiné par Philippe se trouve résumée dans cet extrait : « Au même moment, Philippe, son cameraman, traversait le pont aux lames disjointes jeté au-dessus des eaux boueuses de la Milva. Il tendit les deux cent cinquante dollars au sniper qui l'attendait derrière une école maternelle détruite » (SS, p. 17). En clair, Philippe avait rencontré, premièrement, Gavroche à qui il avait promis cinq cents dollars, la moitié payée d'avance, s'il voulait bien se faire filmer

en répétant les gestes du quotidien. Deuxièmement, il avait rencontré le sniper chargé de tuer Yochka en lui promettant « deux cent cinquante dollars ». Troisièmement, enfin, il lui fallait convaincre Delorce pour avoir les cinq cents dollars ; ce qu'il fait très facilement. Cette savante planification des faits montre que Philippe incarne la figure de la corruption du métier de journaliste car ni les cow-boys de *la Une*, ni le photographe vedette de *Paris-Match* ne peuvent égaler un tel sadisme qui fait du caméraman un tueur psychopathe, vu son manque d'empathie et de compassion vis-à-vis d'un orphelin de père et de mère qui donnait du sens à l'existence d'autres orphelins.

Conclusion

Les agissements des cow-boys de *la Une*, du journaliste vedette de *Paris-Match*, de Jean-Yves Delorce et de son caméraman Philippe illustrent le déclin du journalisme dans le dernier quart du XX^e siècle et en ce début du XXI^e siècle. En clair, les journalistes, précisément les reporters de guerre, se sont beaucoup détournés de leur charte d'éthique professionnelle, parce qu'ils sont de plus en plus guidés par le profit plutôt que par le souci d'informer. Cette pratique du métier de journaliste devenue une sorte de narration fictive de la réalité ne date pas d'aujourd'hui, d'après Patrick Eveno, qui relève que « parodies, bobards, rumeurs, mensonges, fausses nouvelles, bourrage de crâne, propagande, intoxication, désinformation, ne sont pas l'apanage des temps récents, mais sont aussi vieux que l'humanité »³⁷. Il va sans dire que l'idée d'influence colossale d'un journal sur les consciences énoncée par Charles de Monseignat en 1853 reste d'actualité :

Dans la société, telle que nous l'a faite la civilisation moderne, s'est élevé un pouvoir nouveau, le journal. Le journal a remplacé pour beaucoup de gens le directeur de conscience. Il damne, il sauve, il est infaillible ; il règle, moyennant rétribution, la foi de ses lecteurs ; il se charge de penser et de juger pour le compte d'autrui ; et, chaque matin, l'abonné fait sa provision d'idées, et place, pour la journée, dans les cases vides de son cerveau, l'opinion que lui a fournie le journal³⁸.

De nos jours, force est de constater que le journal ne s'attèle plus seulement à remplir des bonnes informations les cases vides des cerveaux des gens. Dès lors, peut-on affirmer que l'écart de conduite des journalistes illustré dans « Le salaire du sniper » traduit l'avènement de l'âge d'or de la désinformation ?...

³⁷ P. Eveno, *op. cit.*, pp. 33-34.

³⁸ *Ibidem*, p. 29.